Dominique Lecoq

**Fabrique de l’Éros**

Pour les Grecs anciens, Éros est le principe le plus puissant qui a concouru à la formation du monde tel qu’il se dévoile à la connaissance des humains. La mythologie distingue précisément Éros, proprement le désir, d’Himéros, le désir sexuel. Il est intéressant de noter que le mot *iméros* en grec signifie ce qui est charmant, en même temps qu’il désigne une entité incarnée, prenant la figure d’un dieu. Cela pourrait être compris dans l’usage de la langue des Grecs anciens, comme l’effet ordinaire du signifiant concernant le désir sexuel : son signifié comporte une part d’énigme, référant à de l’impossible à dire, et qui, de ce fait, se trouve divinisée. En effet, l’énigme, ce fragment d’impossible, relève du domaine des dieux, principalement d’Apollon qui, par ce moyen, devient pour les humains la source de la connaissance. À condition que l’énigme soit entendue comme telle. Mais qu’est-elle donc ? Cela met tout de suite en rapport avec la notion lacanienne de Réel, celui-ci étant précisément ce qui ne s’énonce pas. Il se rencontre dans l’expérience – analyse, passe ou, parfois, dans sa propre vie - mais il échoue à consister dans tout discours, si l’on veut bien accepter littéralement la remarque de Lacan quand il dit souhaiter apporter « quelques bouts de Réel » à ses auditeurs, pour reconnaître immédiatement l’impossibilité à le faire.

Lacan a certes désigné l’énigme comme un élément central dans l’analyse mais sans trop insister sur ce point. Pourtant, il la lie à la production du sens dans le travail de l’analyste, d’une façon qui mérite qu’on s’y arrête : « …qu’est-ce que ça veut dire ce sens que nous apportons ? Ce sens, en fin de compte, est énigme, et justement parce qu’il est sens. » Le déplacement opéré est très important, y compris dans ses conséquences cliniques, car ce n’est pas le sens en tant que résultat signifié de l’opération qu’il retient pour qualifier l’énigme, mais proprement l’opération signifiante elle-même.

Si l’on se réfère aux Grecs anciens, l’énigme est reçue en tant qu’élément constitutif, participant du lien entre le monde des mortels et celui des immortels : une époque où les hommes pouvaient parler avec des dieux qui leur répondaient sous la forme d’oracles, comme ceux que faisait entendre la Pythie, dans le temple apollinien de Delphes. C’était l’époque précédant les religions du Livre qui allaient donner le pouvoir à ceux que Socrate, dans le *Timée*, nomme déjà « les habiles ». Le passage de l’oracle à l’écrit qui caractérise nos civilisations modernes, s’effectue avec cette double conséquence : l’herméneutique et le silence du Dieu. L’énigme antique était une manière de mettre la folie des dieux au service de la sagesse des hommes ! La folie de chacun, en ce qu’elle se distingue radicalement de la démence, constitue le point d’appel à toute psychanalyse.

Éros est au principe de ce qui réunit les corps comme le montre cette transformation qu’opère Zeus sur lui-même, si l’on en croit Phérécyde de Syros, quand il doit commencer « à façonner son ouvrage ». Mais Éros n’est pas le principe qui permet d’atteindre à la complétude, il est celui qui donne l’expérience du manque, non en tant que signe de l’insatisfaction, mais comme celui du manque existentiel qui pousse les humains sans cesse à l’invention ou à la création. C’est l’affadissement d’Éros en ce qui sera plus tard le Cupidon romain qui soutient l’illusion de la complétude attendue - et forcément déçue - dans l’amour. Le désir n’existe que dans l’expérience du manque et, par conséquent, de la castration. En quoi le désir suppose l’autre comme figure de la castration, et non comme principe castrateur.

Éros participe depuis toujours à la vie sexuelle des humains du fait que leur conjonction est la source même de la continuation de l’espèce. La combinaison du deux produit du trois, un tiers qui ne cessera, sa vie durant, d’interroger son origine. La science n’a pas d’autre fondement que cette curiosité insatiable. Toutefois, l’arrivée des techniques de contrôle de la fécondité, puis de la procréation médicalement assistée, qui dispense de la présence d’un partenaire, affaiblissent le lien entre Éros et sexe et rendent cet aspect socialement moins prégnant au profit de ce que – d’Ovide au marquis de Sade, de Diderot à Georges Bataille – l’on nommait érotisme, en tant que recherche pure du plaisir. Le développement de la pornographie, des rencontres organisées sur Internet, les lieux échangistes qui pullulent, l’usage généralisé des sex-toys ont vidé l’érotisme du sens transgressif qui lui était accordé par les travaux fondateurs et qui l’opposait à la conception procréatrice du sexe, soutenue par la religion chrétienne. Tous éléments de repérages qui ont perdu de leur prévalence, de sorte que le sexe est devenu un objet de consommation comme un autre, qui rend le consommateur lui-même tout autant objet de consommation. Il est remarquable qu’une étude sociologique récente, qui porte sur un nombre important de personnes âgées de seize à vingt-quatre ans, repousse le sexe au deuxième rang de leur domaine d’intérêt. Aussi est-il important que la psychanalyse approche la question du désir et de la jouissance qui en procède – celle que Lacan souhaitait couvrir du terme de « champ lacanien » - en pointant ce qu’il convient de définir comme une érotique. Celle-ci ne se rencontre que dans l’expérience, et non dans le discours, et donne à vivre cette réalité qu’il « n’y a pas de rapport sexuel ».

De fait, le sexe n’est pas la sexualité, celle-ci s’énonçant dans la façon de vivre la relation à l’autre, en tant qu’il est autre. La notion de corps comporte une double dimension, singulière, restreinte par la fiction d’un ici et maintenant unifiant, et étendue qui l’abstrait de la perception immédiate, pour lui conférer une valeur d’infini, d’impossible à définir de façon certaine. Cela tient au fait que le corps, par sa constitution physique, est constamment pris dans un mouvement. Le désir n’est pas un état, il produit sans cesse un tourbillon qui donne une réalité autre aux choses les mieux établies ou figées dans leur apparence. Cela se mesure dans l’effet de surprise que produit ce changement. Faire l’amour est un acte qui modifie la réalité ou sa perception, mais s’il n’est rien d’autre que le soulagement d’une excitation, alors il reste un geste au mieux thérapeutique, plus certainement répétitif et compulsionnel. Là gît la différence majeure entre le sexe qui ressort du fait de la division sexuelle, physiologiquement marquée pour tout un chacun, et la sexualité qui répond à l’expérience singulière d’un sujet dans sa relation à un autre sujet. La sexualité se constitue d’un savoir propre à qui la vit et s’éprouve dans le désir.

Ainsi l’être de l’humain se caractérise-t-il par cette complexité, accrue quand il interagit avec quelque autre personne. C’est pourquoi la psychologie qui se veut explicative du fonctionnement de l’humain s’oppose à la psychanalyse qui, elle, accepte l’impossible à le réduire au seul discours rationnel et pose qu’au principe se trouve cette énigme que chacun constitue pour lui-même, avant qu’il la mette en relation avec cette énigme que constitue l’autre. Le désir du désir de l’autre doit se vivre, dans toutes ses dimensions, comme un appel à une expérience du Réel qui convoque cette folie avec quoi chacun doit faire, mais dont la plupart se défendent par un « je ne veux pas savoir ».

La désidération de l’objet, qui signe le passage possible au désir, entraîne, selon l’intuition remarquable de Jacques lacan, l’absence de rapport sexuel en ce sens que les organes sexuels prennent l’apparence du signe (et non d’un signifiant) de la présence du désir. Cela origine ce mouvement puissant, irréductible qui emporte toute représentation pour ne laisser de place qu’à cette jouissance, précisément irreprésentable, pleinement indicible, qui se rencontre seulement dans cette expérience. Mais alors de quoi jouit-on, si ce n’est des organes, comme il est de fait dans l’amour courant, cette masturbation à deux ? De rien, si l’on accepte d’entendre que cette jouissance n’a pas d’objet. Mais du mouvement, proprement le tourbillon du désir, qui ne cesse de tourner autour de cette énigme que constitue l’existence singulière de l’autre, irréductible à tout autre, sauf à réduire la jouissance, qui accepte l’interchangeabilité du partenaire, à ce soulagement de l’excitation que procure l’acte sexuel. Pourquoi cet autre ? La question ne se pose que pour s’assurer de ne pouvoir répondre, que l’énigme reste entière et que la jouissance intransitive, car sans objet, se fonde de ce trou hors sens autour duquel l’être défaille pour se perdre. D’approcher l’énigme, par cette relation qui, du fait de se situer hors sens, noue les corps, pour mieux en suspendre la prégnance physiologique, ce mouvement ouvre la voie d’un amour infini, d’un amour qui n’est aucunement lié à la reconnaissance répétitive, compulsionnelle de l’objet. Ainsi la relation impose-t-elle aux corps cette surprise de devoir la vivre au singulier pour marquer en eux le fait que seul le désir, lié à l’impossible de l’énigme, décide et agit, fait éclore une jouissance sans cesse nouvelle. La relation de désir est une relation de sujet à sujet, dont tout aspect phallique a disparu, quel que soit le sexe de l’un ou de l’autre, sexe qui doit alors être compris comme un marqueur social avec toutes ses conséquences, mais qui ne joue aucun rôle essentiel dans ce qui se soutient du désir.

Ce que fabrique l’Éros, ce n’est pas la fusion du deux en un, c’est cet événement surprenant que quelque chose d’autre prend vie tout en portant, pour le moins, la trace des éléments qui le constituent. La marque de la coupure ne s’efface jamais, à l’instar de ce qui s’opère dans la métonymie, même quand le sentiment de se rassembler dans la jouissance donne l’illusion de l’Un. De fait, la force de l’Ėros se manifeste dans cette tension qui ne peut disparaître entièrement entre les différents éléments : elle se confond avec la vie même, au point qu’elle n’est qu’une autre façon de la nommer. Manière de mettre la vie dans la vie, celle qu’invente le désir dans celle qui a été donnée à la naissance. La distinction du corps et de l’esprit traduit cette tradition insistante et présente dans la plupart des cultures humaines, de la division vécue dans une unité possible. Mais qu’est d’autre cette distinction sinon une façon rusée, voilée, par conséquent supportable, de réinscrire la mort dans la vie, la finitude dans l’infini ? De pouvoir penser l’infini n’empêche nullement de rencontrer la finitude.

Le désir se définit, contrairement au sexe, comme une logique sans cause puisque développée à partir de l’énigme que constitue l’autre, ce que Lacan nommait à sa façon la chose et qu’il finit par écrire, pour la distinguer de *Das Ding* de Freud, « l’achose ». Cela vient signifier que le désir n’a pas d’objet qui initierait son mouvement comme cela se présente dans le fantasme, mais qu’il se repère dans le mouvement dialectique que génère la parole qui circule d’un sujet à l’autre. De sorte que la question pourquoi celle-ci ou pourquoi celui-là n’appelle aucune autre réponse que celle donnée par Michel de Montaigne : « parce que c’est lui, parce que c’est moi ». Cette érotique mérite d’être approchée, non par les pratiques spécifiques qu’elle met en œuvre, qui sont banalement liées aux contraintes physiques des corps, mais à la jouissance intransitive qui met à distance la dimension proprement sexuelle du désir pour insister sur la relation à l’autre en tant qu’énigme. Là gît le lieu de la jouissance qui est clairement inscrit dans le hors-sens et qui, en retour d’expérience, éclaire nouvellement la relation que chaque sujet entretient avec le monde. Cela demande à revenir sur la désignation freudienne des zones érogènes, du fait que, dans cette érotique, l’entièreté du corps est sollicitée et se constitue comme territoire de la jouissance, sans qu’il y ait la moindre nécessité d’en privilégier certaines plus que d’autres, tant la créativité à l’œuvre dans l’érotique n’appelle aucune autre limite que l’infini.

Ainsi le désir peut-il s’entendre comme une dialectique de l’infini, une logique sans cause qui révèle cette vérité existentielle de l’infinitude de l’expérience liée à la finitude des corps, ce que toutes les religions instituées peinent à raconter dans les fables qui les fondent. Au fond, Éros invite toute personne qui ne craint pas de connaître le désir, à fabriquer l’érotique qui singularise le mouvement qui l’emporte vers l’énigme de l’autre.